



Article scientifique

Article

2017

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

[Compte-rendu de :] Gérald Bronner et Étienne Géhin, Le Danger
sociologique (Puf, 2017)

Widmer, Eric

How to cite

WIDMER, Eric. [Compte-rendu de :] Gérald Bronner et Étienne Géhin, Le Danger sociologique (Puf, 2017). In: Sociologie, 2017.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:150917>

Sociologie

Comptes rendus

2018

Gérald Bronner et Étienne Géhin, *Le Danger sociologique* (Puf, 2017)

ERIC D. WIDMER

Référence(s) :

Gérald Bronner et Étienne Géhin (2017), *Le Danger sociologique*, Paris, Puf, 252 p.

Texte intégral



- 1 Deux angles principaux de lecture du *Danger sociologique* sont possibles, soit que l'on se centre sur l'analyse faite par l'ouvrage du rôle que doit jouer la sociologie dans le débat public aujourd'hui en France, soit que l'on privilégie une lecture de l'ouvrage davantage centrée sur les apports qu'il fait à l'analyse des processus sociaux. Je ne reviendrai pas sur le premier angle de lecture et en particulier sur la question de savoir si la sociologie doit ou non aujourd'hui repenser son rôle en rapport avec le possible effet de déresponsabilisation qu'elle aurait sur le corps social. Diverses interventions et commentaires ont déjà fait écho aux thèses de l'ouvrage sur cette question. Il me semble dès lors plus intéressant de centrer mon compte rendu sur les apports potentiels de l'ouvrage à la sociologie comme discipline scientifique. Quels bénéfices ai-je tiré de la lecture du *Danger sociologique* comme sociologue convaincu de l'utilité de sa discipline et destinant ses travaux d'abord à l'attention de ses pairs ? C'est assurément une question plus limitée que celle qui porte sur le danger que représente ou non la sociologie pour la société française.
- 2 Les trois chapitres structurant l'ouvrage sont centrés sur des problèmes distincts mais inter-reliés. Le premier d'entre eux « Durkheim contre Durkheim », très court par rapport aux deux suivants (une trentaine de pages en tout) s'interroge sur la causalité en sociologie, avec en ligne de mire la question du déterminisme. L'ouvrage critique l'approche comparative proposée par Émile Durkheim dans *Le Suicide* comme incapable de rendre compte des logiques actionnelles en faisant la part trop belle à des modèles causaux déterministes. Partant de là, je m'attendais à une critique en règle des approches quantitatives

opérationnalisant le social en terme de variables indépendantes affectant causalement d'autres variables, sans référence à l'action individuelle. Or, ce n'est pas avant tout cette sociologie là qui est visée par l'ouvrage mais bien d'avantage une sociologie, souvent qualitative, s'attachant à dégager des effets de socialisation. L'ouvrage remet en cause le projet sociologique de rendre compte intégralement de l'expérience individuelle, *via* le faisceau des conditions sociales qui enserre l'individu. Et ses auteurs de rappeler qu'une telle ambition n'est pas réaliste, et même non scientifique, car contrairement aux phénomènes étudiés par les physiciens, le sociologue a affaire à des acteurs sociaux qui pensent, ont des projets, des émotions, une vie psychique. Bref, l'effet des insertions sociales telles que le genre, la classe sociale ou l'ethnicité, est toujours médiatisé par une psychologie, malheureusement largement oubliée dans les travaux des sociologues. L'ouvrage rappelle pourtant qu'É. Durkheim lui-même, dans *Le Suicide*, fondait son analyse sur des mécanismes psychologiques, tels que l'incommensurabilité des désirs humains. La prise en compte de la psychologie individuelle est donc jugée absolument nécessaire à l'explication sociologique, alors même que la psychologie comme discipline est négligée, voire critiquée par de nombreux sociologues.

3 De mon point de vue, cette observation est fondée. De fait, de nombreux sociologues se méfient de la psychologie, par le danger de « psychologisme » qu'elle fait encourir, à leur avis, à la compréhension des processus sociaux. Nous aurions intérêt à mon sens à dépasser cette peur qui nous condamne à ne pas tirer bénéfice des avancées d'une discipline sœur centrée sur la compréhension des phénomènes psychiques et émotionnels, que l'on ne peut, de mon point de vue, négliger comme sociologues sous peine d'en rester à des modèles somme toute parfois rudimentaires de l'acteur interagissant, pensant et ressentant. Je me pose cependant la question de savoir avec quelle psychologie les sociologues auraient intérêt à faire affaire en premier lieu. S'agit-il de la psychologie sociale, qui s'est fait une spécialité d'étudier l'intersection entre le social et le psychologique ? Mais en quoi et comment la collaboration avec les psychologues sociaux pourrait aujourd'hui redynamiser les approches sociologiques, alors que, pour l'essentiel et depuis trente ans les deux disciplines ont pris un malin plaisir à s'ignorer ou à se démarquer l'une de l'autre ? S'agit-il plutôt alors de la psychologie développementale, centrée sur les individus et leurs changements à travers les âges, proche par sa centration sur la variabilité inter-individuelle et intra-individuelle, des études de parcours ? Les zones de contacts entre psychologie du développement et sociologie du parcours de vie existent mais elles sont relativement rares, particulièrement en France. S'agit-il des approches systémiques ou psychanalytiques, sensibles aux dimensions contextuelles ou identitaires chères aux sociologues, approches qui sont cependant considérées par de nombreux psychologues contemporains comme non scientifiques car impossibles à valider empiriquement selon leurs standards ? Ou finalement des neurosciences, si proches de la génétique et de la biologie que leur statut de sciences humaines fait débat y compris en psychologie ? La psychologie n'est pas une discipline homogène mais au contraire foisonnante dans ses postulats, théories et approches empiriques, qui sont souvent incompatibles entre eux. Dès lors, j'aurais apprécié que l'ouvrage donne davantage d'exemples de recherches interdisciplinaires réussies.

4 Le second chapitre est un plaidoyer pour l'individualisme méthodologique, renommé « sociologie analytique ». Il souligne combien il est important de partir de la rationalité de l'acteur pour expliquer les phénomènes collectifs, qui se construiraient pour l'essentiel comme des effets d'agrégation. Il s'agit de fait d'une analyse restant très proche de propositions déjà connues sur la bonne manière d'intégrer l'acteur dans le paradigme de la sociologie de l'action, dont celle de Raymond Boudon. Je suis volontiers l'ouvrage sur l'importance qu'il accorde à ces effets. Je lui reproche cependant, en reprenant certaines des critiques classiquement faites aux approches fondées sur l'individualisme méthodologique, le fait de négliger les pesanteurs historiques et institutionnelles, les effets de socialisation et ceux de configurations d'interdépendances complexes où les enjeux de pouvoir dominant. De fait, la confrontation entre holisme et individualisme méthodologique n'est-elle pas aujourd'hui dépassée par de nombreux travaux empiriques, en France comme ailleurs, qui sont à la fois attentifs aux bonnes raisons de l'acteur et aux effets de socialisation ? Y a-t-il vraiment lieu de revenir encore et toujours à cette opposition ?

5 Le troisième chapitre « La crainte des sciences cognitives : une peur injustifiée », plus long que les deux premiers, est le plus innovant. Il reprend la question initiale de l'interdisciplinarité avec la psychologie présentée au chapitre 1 et propose de la développer du côté des sciences cognitives. Il invite le lecteur à améliorer son entendement de la rationalité de l'acteur par l'ouverture aux résultats de ces sciences. Le chapitre insiste sur la diversité des

mécanismes cognitifs que développent des acteurs placés dans les mêmes contextes sociaux et appelle les sociologues à être beaucoup plus attentifs à ces mécanismes. Le chapitre rappelle également, en référence explicite à l'effet papillon, que de petits changements contextuels, infimes parfois, peuvent avoir de grands effets et qu'il est donc vain de considérer le contexte social comme déterminant tant son expression est contingente. De même, le chapitre s'insurge contre un fonctionnalisme volontariste qui verrait les institutions dotées d'une agentivité visant pour l'essentiel à la reproduction des inégalités sociales et au renforcement de la domination.

6 Ces mises en garde contre certains des travers ou approximations du holisme sont certes utiles mais remettent-elles vraiment en question le projet de la sociologie qui est bien, comme toutes les autres sciences, de rendre compte le plus complètement possible des phénomènes qu'elle étudie – et non de déterminer le chemin que va suivre tel ou tel individu particulier – ? Plus fondamentalement peut-être, comment une meilleure connaissance du cerveau et des processus cognitifs par nature universels permettra-t-elle à la sociologie d'aller de l'avant ? Les acteurs pensant et ressentant sont insérés dans des systèmes d'interdépendances ayant une pesanteur institutionnelle et historique ; ils sont socialisés ; ils sont pris dans des relations de coopération et de pouvoir qu'aucun d'entre eux ne maîtrise complètement ; ces configurations relationnelles se transforment sous la pression de facteurs externes, dont les individus n'ont pas, bien souvent, la pleine conscience. Il manque à l'ouvrage, pour convaincre, la mise en avant de recherches démontrant de manière exemplaire que la prise en compte des processus identifiés par les sciences cognitives peuvent faire avancer notre compréhension des processus sociaux et qu'il est donc intéressant de les investiguer.

7 Pourtant, plusieurs recherches publiées suggèrent que des collaborations plus actives avec les neurosciences pourraient avoir un intérêt pour les sciences sociales. L'économie a depuis une dizaine d'années multiplié les collaborations empiriques avec la psychologie et les sciences cognitives, ce qui lui a permis de complexifier ses modélisations de l'acteur rationnel. La *Neuroeconomics*, spécialisée dans la compréhension des processus psychiques sous-jacents aux décisions économiques en apparence irrationnelles, est née de ce rapprochement. Elle a généré un certain renouvellement du champs de la décision économique, illustré par le dernier prix Nobel d'économie, attribué à Richard H. Thaler pour ces travaux nuancant les postulats de rationalité et de maximisation de l'utilité par l'acteur. En ce qui concerne la sociologie, un dialogue s'est établi et quelques exemples de collaborations fructueuses me viennent à l'esprit autour de la cognition sociale, des modèles d'interactions et des émotions¹. Il existe certainement bien d'autres travaux liant sociologie – ou pour le moins « sciences sociales » – et neurosciences. Il ne s'agit pas bien entendu d'accepter sans autre débat les résultats de ces travaux et j'espérais de l'ouvrage de Bronner et Géhin, compte tenu de son projet, qu'il s'attelle à la tâche difficile mais utile de faire le point sur les contours, apports et limites de telles collaborations. Malheureusement, l'ouvrage s'est donné d'autres priorités, dont celle de revenir, en les exacerbant pour l'espace médiatique français, sur les divisions paradigmatiques internes à la sociologie.

8 En conclusion, malgré son intention louable d'ouverture de la sociologie à l'interdisciplinarité avec la psychologie, l'ouvrage reste prisonnier de la distinction entre individualisme méthodologique et holisme, une distinction qui a été dépassée dans nombre de travaux empiriques ces dernières décennies, en France comme ailleurs. Sa présentation de l'individualisme méthodologique reste de mon point de vue très conventionnelle, se centrant sur les effets d'agrégation de rationalités comprises comme essentiellement individuelles. La lecture de l'ouvrage n'apporte pas non plus assez d'exemples concrets de recherches interdisciplinaires réussies au sociologue désireux de dépasser la relative pauvreté des modèles de l'acteur disponibles dans sa discipline. Il conserve une certaine utilité, cependant, dans l'appel à l'ouverture interdisciplinaire qu'il lance aux sociologues, qui ont tout intérêt à complexifier leur approche de l'individu socialisé, en bénéficiant des avancées de la psychologie et, pourquoi pas, des sciences cognitives.

Notes

1 Voir par exemple, Tibbetts P. (2016), « Sociology and Neuroscience: An Emerging Dialogue », *The American Sociologist*, vol. 47, n° 1, pp. 36-46 ; Charafeddine R., Mercier H., Clément F., Kaufmann L., Berchtold A., Reboul A. & Van der Henst J. B. (2015), « How Preschoolers use Cues of Dominance to Make Sense of their Social Environment », *Journal of Cognition and Development*, vol. 16, n° 4, pp. 587-607.

Pour citer cet article

Référence électronique

Eric D. Widmer, « Gérald Bronner et Étienne Géhin, *Le Danger sociologique* (Puf, 2017) », *Sociologie* [En ligne], Comptes rendus, 2018, mis en ligne le 04 septembre 2019, consulté le 13 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/3555>

Auteur

Eric D. Widmer

eric.widmer@unige.ch

Professor at the Department of Sociology of the University of Geneva, member of the board of directors of NCCR LIVES - Dpt of sociology, University of Geneva, 102 Bd Carl Vogt, 1211 Geneva, Switzerland

Droits d'auteur

© tous droits réservés